Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 110 (1965)
Heft: 9

Buchbesprechung: Le soldat de Metz et les sœurs de Colette Baudoche [Henri Giraud]
Autor: Masson, R.

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

110e année N° 9 Septembre 1965

REVUE MILITAIRE SUISSE

Direction-Rédaction: Colonel-brigadier **Roger Masson**
Rédacteur-Adjoint: Colonel EMG **Georges Rapp**
Administration: Lt-colonel **Ernest Büetiger**
Editeurs et expédition: Imprimeries Réunies S.A., av. de la Gare 33, Lausanne
(Tél. 23 36 33 — Chèq. post. II 5209)
Annonces: Publicitas S.A., succursale, rue Centrale 15, Lausanne

ABONNEMENT: **Suisse:** 1 an Fr. 14.—; 6 mois Fr. 8.—
Etranger: 1 an Fr. 17.—; 6 mois Fr. 9.—
Prix du numéro: Fr. 1.50

Le soldat de Metz et les sœurs de Colette Baudoche

par le Général Henri Giraud †

Avant-propos

Le commandant Paul Diche, ancien officier de carrière de l'armée française et l'un de nos plus fidèles lecteurs, a été sous les ordres du général Henri Giraud à l'époque (1936-1938) où ce dernier était gouverneur de Metz (6e région militaire). Il a conservé de ce grand chef un souvenir ému et vient de nous soumettre, à titre documentaire mais en espérant sa publication, le texte d'une allocution « *Le soldat de Metz et les sœurs de Colette Baudoche* » prononcée par Giraud en juillet 1936. Bien que cette digression oratoire, s'agissant d'un thème aussi original qu'inédit, ne relève pas précisément de nos sommaires habituels, nous la reproduisons volontiers dans nos pages. Tout d'abord parce que c'est pour nous l'occasion d'évoquer le souvenir d'une des plus belles figures de l'armée française, notamment au cours de la 2e guerre mondiale, et ensuite de rendre un nouvel hommage à la mémoire d'un grand ami.

Peut-être nos jeunes camarades ne connaissent-ils pas l'extraordinaire destin de cet officier-général? Il leur suffira alors, si l'édition n'en est pas épuisée, de lire « *Mes évasions* » [1] où Giraud, dans un style sobre et souvent plein d'humour, raconte sa vie de soldat qui, à vrai dire, n'est qu'une longue et singulière aventure.

[1] René Julliard, Paris

Voici comment il introduit le chapitre « *L'évasion d'un capitaine* »: « Laissé pour mort sur le champ de bataille de Guise, le 30 août 1914 à 15 heures, j'étais ramassé le lendemain matin par des brancardiers allemands de la 14e div. inf., non sans avoir été visité au préalable par quelques amateurs qui soulageaient les blessés de leur superflu. Je n'accuse pas, je constate sans m'étonner d'ailleurs: c'est la guerre! »

Il est conduit à l'hôpital de campagne d'Origny-Sainte-Benoîte, dans l'Aisne, non loin du front, où son voisin de lit est un capitaine français du nom de Charles Schmitt. Les deux prisonniers décident de s'évader, avec la complicité de leur infirmière et avant qu'ils ne soient transférés plus à l'est, dans un établissement situé en Allemagne. L'évasion a lieu dans la nuit du 30-31 octobre 1914. Ne pouvant franchir le front franco-allemand qui s'est cristallisé de la mer du Nord jusqu'à la Suisse, ils préfèrent gagner la Hollande neutre à travers la Belgique occupée. Mais quelle odyssée et quel savoureux récit! Ils vont dès lors faire tous les métiers pour avoir un toit et se nourrir. St-Quentin est leur première étape; ils y resteront deux mois! Et Giraud nous dit: « Deux jours après notre arrivée chez les Venet (qui tiennent une petite auberge) nous étions embauchés par eux, mon ami Schmitt comme aide-charcutier et moi-même comme garçon d'écurie. Je le dis sans forfanterie, j'étais beaucoup plus calé dans mon métier que Schmitt dans le sien. Soigner des chevaux, les atteler, les dételer était un jeu pour moi. Au contraire, je plains les malheureux cochons que Charles a fait passer de vie à trépas. Il manquait d'une certaine dextérité pour leur donner le coup de couteau fatal ». Evidemment, l'Ecole de guerre dont ils étaient brevetés d'état-major ne les avait pas spécialement préparés à ces honorables occupations. Puis l'auteur remarque « qu'il avait tout de même l'impression de pouvoir être plus utile ailleurs ». Il devient alors comptable chez une marchande de charbon (dont le mari est au front) et discute avec l'état-major du général von Schieber, directeur des services de la IIe armée allemande. Il est dès lors, comme il dit, « fournisseur des troupes de Guillaume II en combustibles ». Pendant ce temps, Mme Giraud, sans nouvelles de son époux et inquiète de son sort, avait demandé à la Croix-Rouge internationale si elle savait ce qu'il était devenu. On lui répond de Genève: « Le capitaine Giraud, du 4e régiment de zouaves, a effectivement été soigné au mois d'août dans une formation sanitaire allemande; mais on perd ensuite sa trace. Il a probablement été inhumé après décès dans une tombe commune sans être identifié ».

Mais l'étrange roman continue. Giraud n'oublie pas sa détermination de retourner en France pour reprendre le combat. Afin de se rapprocher de la Belgique il devient le « commis » d'un bonhomme qui fait du marché noir dans cette direction. Puis, à la frontière belge,

surveillée par les Allemands il tombe sur un paysan compréhensif dont les champs sont à cheval sur les deux territoires. Dès lors la solution est simple, mais il fallait y penser. « Demain, je partirai avec lui, conduisant un attelage à trois chevaux qui traînera un tombereau de fumier là où il me l'indiquera. Lui-même, qui est bien connu des occupants, sera parti un peu en avance, au-delà de la frontière, pour travailler la partie belge de sa propriété. Je lui amènerai son fumier, en lui laissant ramener son tombereau. La manœuvre est enfantine! » Et Giraud d'ajouter: « Il faut avouer que les « commis » de mon acabit ne restent pas longtemps dans la même place. Je plains leurs employeurs. C'est, hélas, une instabilité qui n'a fait que croître et embellir ».

Ayant atteint le territoire belge, il lui faut trouver le moyen de gagner Bruxelles sans emprunter les transports publics. Il a l'adresse d'un cafetier qui pourra le renseigner. Justement, l'un de ses clients, propriétaire d'un carrousel, cherche un nouveau « commis » pour le seconder dans son entreprise. Il se trouve que ledit carrousel ambulant va rejoindre Bruxelles à l'occasion d'une foire annuelle. Le capitaine EMG Giraud s'engage et conduit l'une des roulottes hippomobiles. Arrivé dans la capitale belge, il se transforme en marchand de cravates au service d'un bon faiseur. Mais c'est bientôt la fin de la grande aventure. Car, à Bruxelles, il a pu prendre contact avec une organisation franco-belge dont le rôle est de faire passer en Hollande des patriotes, des soldats, des réfugiés français désireux de regagner leur patrie. C'est alors l'ultime effort: conduit par un « passeur » complice, avec deux autres compagnons de route, Giraud franchit silencieusement la frontière hollandaise entre deux postes allemands dont on voit nettement les lumières et à travers un marais dont l'eau est profonde. C'est la liberté retrouvée! L'attaché militaire français à La Haye s'occupe de son retour à Paris, par l'Angleterre. Au moment de s'embarquer pour Folkestone Giraud tombe sur son vieil ami Schmitt qui a vécu une aventure parallèle, mais que nous devons renoncer à raconter.

A la fin de ce chapitre Giraud nous dit: « Le beau voyage était fini. *A l'autre guerre!* » Tout Giraud est dans ces simples mots d'un chef ardent qui ne s'embarrasse pas de littérature. Les événements sont ce qu'ils sont. Un point, c'est tout!

Mais avant de parler de « l'autre guerre », rappelons qu'il fait ensuite une brillante carrière en Afrique, notamment au Maroc, qu'à son retour des colonies il est professeur du cours d'infanterie à l'Ecole de guerre (où nous l'avons connu) et qu'après avoir été gouverneur de Metz, comme on l'a dit plus haut, il se trouve à la tête de la 7e armée au début de la 2e guerre mondiale. Aile marchante du Groupe d'armées Billotte, placé à l'extrême-gauche du dispositif français, il a, dès le 10 mai 1940, mission d'agir en direction de la Hollande, vers Breda.

Son armée est cohérente, disciplinée, largement étoffée en chars. La catastrophe intervenue sur la Meuse, dans le secteur de la 9e armée (général Corap), incite Gamelin à confier à Giraud le rétablissement de la situation dans cette région où les divisions blindées allemandes progressent rapidement vers l'ouest sans rencontrer d'efficace résistance.

* * *

En pleine bataille, Giraud va donc prendre le commandement de cette armée en déroute [1]. Dans le secteur de la 9e armée (entre Sambre et Meuse et Sedan), où la Wehrmacht a amorcé son ample manœuvre vers la Manche, le front est mouvant, sans consistance. Mais où donc est le P.C. du général Corap et par quel détour y parvenir? Ecoutons Giraud qui n'aime pas les détails superflus: « C'est le 19 mai 1940 que j'ai été fait prisonnier dans mon auto-mitrailleuse, à quelques kilomètres du Catelet. Inutile de revenir ici sur ces tristes journées du 15 au 19 mai qui virent la fin de la 9e armée, malgré les efforts désespérés de quelques-uns au milieu de la débandade générale, devant une masse de chars et sous une aviation incroyablement supérieure. Il faudra écrire un jour, quand les passions seront calmées, et à la lueur des ordres donnés, l'histoire documentée de ces journées tragiques qui virent l'écroulement de l'armée française et la défaite temporaire de la France. »

Ces paroles désabusées introduisent le chapitre qu'il intitule « *L'évasion d'un général d'armée* ». Il est transféré à la forteresse de Königstein sur l'Elbe où il retrouve de nombreux officiers français. Sa nouvelle prison, qui n'est pas comparable au paisible hôpital d'Origny-Sainte-Benoîte, est haut perchée sur un rocher; de lourdes portes verrouillent son accès. Le général Giraud (63 ans) s'en échappera le 17 avril 1942 en se laissant glisser le long d'une corde de chanvre qu'il a patiemment tressée pendant sa détention. Puis ce sont d'invraisemblables aventures à travers l'Allemagne avant d'atteindre la Suisse. Hitler a mis sa tête à un prix élevé! Mais nous ne voulons pas déflorer plus avant ce récit, laissant, à ceux de nos camarades qu'il pourrait intéresser, la satisfaction de découvrir les multiples péripéties de cette héroïque randonnée qui dura six jours avant que l'évadé de Königstein se présente à l'un de nos postes-frontière de l'Ajoie. Voyageant sous le nom de Hans Greiner, représentant en textiles, n'ayant pas de

---

[1] Concernant ces événements qui s'inscrivent dans le cadre de la « bataille des Flandres » (10 mai au 4 juin) laquelle se termine par la tragédie de Dunkerque-Calais (réembarquement pour l'Angleterre du corps expéditionnaire Gort et de quelques troupes françaises) on relira avec intérêt « *Servir* », du général Gamelin (Plon, Paris)) et « *Rappelé au service* », du général Weygand (Flammarion, Paris) qui a remplacé Gamelin, le 19 mai 1940.

visa pour entrer et séjourner en Suisse, ne voulant provisoirement pas révéler sa véritable identité, il est incarcéré dans la prison de Porrentruy. Le lendemain, il demande à son geôlier si un officier de notre S.R. se trouve dans la région. C'est le cas et notre illustre inconnu lui dit: « Je suis le général d'armée Giraud; j'ai des informations importantes à transmettre personnellement à votre chef! »

La liaison est prise et nous le prions de nous rejoindre à Berne « pour les formalités d'usage ». Il faut en effet régler le « cas Giraud ». Ce dernier est un « évadé au péril de sa vie » et, selon les conventions internationales, n'étant pas un « interné » il a le droit d'être rapatrié dans son pays. Le spectacle de cette confrontation est assez émouvant et ne manque pas de pittoresque puisque le chef de notre SR retrouve son ancien professeur de l'Ecole de guerre. En arrivant, Giraud nous dit avec son calme imperturbable: « Bonjour, il y a longtemps que nous ne nous sommes pas revus! » La légation d'Allemagne à Berne, alertée par Berlin et qui sans doute nous soupçonne de complicité dans cette sensationnelle évasion, est aux aguets. Aussi, après le verre de l'amitié et nous être rappelé quelques souvenirs communs, nous prions le général Giraud de gagner sans retard Genève, ce qui était du reste sa ferme intention. Notre excellent lieutenant André Gagnaux l'y conduit. Le lendemain, franchissant la frontière suisse en un point de la zone française non occupée, il y est reçu par un de nos camarades de promotion, le capitaine de Linarès. Et en route pour Lyon où il retrouve enfin sa famille!

* * *

Le dernier chapitre de « Mes évasions » porte le titre de *Jamais deux sans trois*. Giraud, qui s'est retiré dans le sud de la France, est étroitement surveillé par les services secrets allemands. Mais il déjoue cette surveillance. Il en a vu d'autres! Tenu au courant des intentions alliées, il attend fiévreusement de connaître la date du débarquement en Afrique du Nord, opération prévue pour le 8 novembre 1942. Il prépare sa 3e évasion: quitter la France sans être inquiété par les Allemands et gagner Alger où il prendra le commandement des forces françaises organisées et instruites par Weygand, à cette époque rappelé à Vichy sur ordre de Hitler. L'embarquement en sous-marin, par une mer démontée, risque de faire échouer cette ultime aventure. Il peut cependant atteindre Gibraltar où Eisenhower a installé un P.C. provisoire, et s'entretenir avec lui. Puis, après ce périlleux voyage il arrive enfin à Alger et prend la tête de la nouvelle armée française qui, conjointement avec les Alliés, participera à la campagne d'Italie (1943-1945) puis au débarquement dans le sud de la France (secteur Fréjus-St-Raphaël) le 15 août 1944 dans le cadre du 6e Groupe

d'armées du général Devers (7e armée américaine Patch et 1re armée française de Lattre de Tassigny) [1].

Avant son départ de France Giraud nous confie: « Le 4 novembre à 19 heures, je quitte ma femme à Marseille. Nous sommes pleins de confiance tous deux, mais tout de même passablement émus. Je lui emmène son dernier fils. Ses deux autres aînés sont en Afrique. Elle reste avec sa mère, trois filles, un gendre, deux petits-enfants en France. Quand et comment nous reverrons-nous? Dieu seul le sait! ».

Tragique destin de cette famille d'officier français (comparable à tant d'autres). Lorsque Giraud était en prison, les siens étaient libres. Quand Giraud fut enfin libre de s'évader vers l'Afrique, c'est sa famille tout entière qui est déportée en Allemagne, dans le camp de Friedrichs-Roda. Comment les nerfs de ce chef ont-ils pu tenir pendant tant d'années d'angoisse pour sa famille? Mais ils étaient en acier. Cependant nous avions une dette de reconnaissance envers ce grand ami. Et ce fut notre modeste privilège de pouvoir, grâce à l'intervention de Walter Schellenberg et avec le concours de deux de nos officiers, de ramener en Suisse la famille de Giraud, puis de la lui remettre, en bonne santé, aux Verrières. On s'excuse de cette note personnelle, mais elle fait partie de nos plus émouvants souvenirs de cette époque si tourmentée .

En 1943 Giraud, soldat dans l'âme et qui ne fit jamais de politique, s'efface volontairement devant de Gaulle.

Le général d'armée Henri Giraud, mort en 1949, a laissé le souvenir d'un chef intrépide, d'un exceptionnel courage, ardent patriote et plein d'humanité. Et c'est sa riche expérience de la vie, où les déceptions n'ont pas manqué, qui lui a permis de s'adresser avec tant d'affection, à propos de ses soldats de Metz, aux « sœurs de Colette Baudoche » en leur donnant de paternels conseils sur le mariage et la vie de famille d'un militaire!

R. Masson

Le « *Lorrain* » d'hier a rendu compte de la cérémonie de distribution des prix au lycée de jeunes filles de Metz, où le discours traditionnel a été prononcé par M. le général Giraud, gouverneur de Metz et commandant le 6e corps. Le général Giraud, après avoir excusé « l'aventurier qui a

[1] Sur l'activité et le rôle joué par Giraud en Afrique du nord voir aussi le remarquable ouvrage « *Un diplomate parmi les guerriers* » de Robert Murphy, délégué de Roosevelt pour la préparation du débarquement (Editeur R. Laffont, Paris).

couru le monde sans avoir le temps de philosopher », a continué avec autant de profondeur psychologique que d'esprit... tout court, dans les termes qui suivent le tableau de la jeune Messine, sœur de notre Colette d'avant-guerre et femme du soldat français de demain. *(Les journaux)*

Voulez-vous, Mesdemoiselles, qu'un soldat vous parle de la femme du soldat? C'est, dans le dossier féminin, ce que je connais le mieux... ou le moins mal.

Je vous vois sourire, ne discernant pas très bien la différence entre une femme de soldat et une femme tout court. Elle est cependant aussi considérable qu'entre le soldat et le citoyen.

Vous savez que, nous autres militaires, ne sommes pas tout à fait comme les autres Français. Sans parler d'un droit de vote, que nous n'avons pas, et qui nous empêche de participer à l'élaboration de lois que nous subirons ensuite, nous avons de multiples servitudes, qui compensent la grandeur de notre tâche. Eh! bien, vous, si quelque jour vous entrez dans cette grande famille qui s'appelle l'armée, vous prendrez aussi cette part de Servitude et de Grandeur.

Soyez tranquilles, l'une est infiniment supérieure aux autres. La famille militaire, dont je vous parlais à l'instant, est, je ne crains pas de le dire, l'organisme le plus solide, actuellement, de notre cher pays. Au-dessus des passions politiques, au-dessus des préoccupations mercantiles, le soldat français reste ce qu'il a été depuis Bouvines, le gardien de la France, de son honneur et de sa gloire. Et je dis bien « le soldat ». Il n'y a pas de distinction à faire entre officiers, sous-officiers, caporaux, brigadiers et soldats. Il y a l'armée, où chacun sait mourir, l'armée qui a fait la France et qui ne la laissera pas périr.

A ce soldat, qui a fait le sacrifice de sa liberté, de sa tranquillité, de ses intérêts privés au bénéfice de l'intérêt général, qui est prêt à tout donner, jusqu'à sa vie, il faut une compagne digne de lui: Cherchons, Mesdemoiselles, à en esquisser la silhouette.

Prenons le physique, voulez-vous, d'abord, car il compte bien un peu, quoiqu'en puissent dire d'austères censeurs. Nous verrons ensuite le moral.

Que désire le jeune officier, le tout jeune sous-officier qui cherche femme?

Mon Dieu, Mesdemoiselles, il cherche sa femme, c'est-à-dire celle qui sera la compagne de sa vie, la mère de ses enfants, celle dont il sera fier à tous points de vue. Il la veut élégante sans affectation, avenante sans provocation, soignée sans excès de fards.

Ne croyez pas que les jeunes gens modernes se laissent prendre, comme des alouettes, au miroir trompeur du couturier ou du parfumeur. Ils regardent, ils observent, ils flirtent: ils n'épousent pas.

Et vous ne voulez pas rester vieilles filles? n'est-ce pas? Soyez donc fraîches sans artifices, avec la beauté du diable... ou du bon Dieu. Laissez onguents et pommades, comme on disait au Grand Siècle, à celles ayant à réparer des ans l'irréparable outrage. Soyez des sportives alertes, sans être folles de championnats et sans faire du sport le dieu de vos vingt ans. Ayez, suivant le vieil adage latin, « mens sana in corpore sano », soyez équilibrées, comme l'était Jeanne la Lorraine, et vous plairez à vos jeunes camarades.

Voilà pour le physique. Le moral maintenant.

Avant tout, ne soyez pas compliquées et soyez sincères dans vos paroles comme dans vos actes.

On m'a dit que l'âme de la femme était multiple, qu'elle avait des replis tortueux, que le sexe dénommé « faible » ne cherchait qu'à tromper le pauvre jeune homme innocent et naïf.

Je n'en veux rien croire. C'est peut-être parce que la femme arabe, que j'ai frôlée au cours de mes randonnées, est bien le petit animal le plus simple qui soit, et le moins roublard. A vrai dire, je vous avoue même que je la trouve un peu trop simple et près de la nature.

Car simplicité ne veut dire ni bêtise, ni ignorance.

Votre mari, Mesdemoiselles, vous voudra instruites et cultivées, capables de comprendre et de juger, de comparer et de discuter, sans prendre pour théories toutes faites les idées de votre journal ou les suggestions de votre entourage. Il faudra que vous soyez son associée, au sens le plus complet du mot, comme l'écrivait jadis Lucien Mühlfeld. Cela ne veut pas dire que vous commanderez les sections, les escadrons, les régiments, les corps d'armée, je l'espère du moins...!

Vous voici donc avec votre bagage scientifique, artistique et littéraire. Ce serait suffisant peut-être si vous apparteniez au sexe qu'on appelait jadis le sexe fort. Pour vous, femmes de soldat, ce n'est qu'une partie du nécessaire.

Qui sait ce que vous réserve ce lansquenet, ce spadassin que vous épousez? Dans quelles aventures va-t-il vous entraîner? Attendez-vous à ne pas vivre toujours dans une grande ville, où vous aurez — hormis le cas de grève bien entendu — eau, gaz, électricité à tous les étages. C'est peut-être Zimming, peut-être Bockange, peut-être l'Atlas, peut-être le Sahara qui vous guettent. Adieu cinémas, prisunics, bonnes à tout ou à rien faire. Il va falloir vivre et faire vivre son cher petit mari sans autre aide que celle de son ingéniosité et de son savoir de bonne ménagère.

Evidemment, c'est moins brillant que de discuter sur la « Critique et la Raison Pure », ou de résoudre des intégrales. Croyez-moi, c'est loin d'être inutile, et là, vous serez sûre d'être toujours supérieure à votre époux.

Si vous saviez comme le militaire est gourmand, si vous saviez comme il aime avoir une tenue brillante et un linge impeccable, si vous saviez comme ce linge et ces uniformes s'usent quand ils ne sont pas entretenus, si vous saviez aussi, combien le militaire n'est pas riche en France aussi bien qu'en Autriche. Il faudra donc vous débrouiller pour trouver l'argent et le temps pour tout. Vous y réussirez, j'en suis sûr, avec le sourire.

Le sourire de la femme, sa grâce, sa gaieté, c'est le secret du bonheur. Vous entrez dans la vie, Mesdemoiselles, à une

période dure, où les intérêts, les appétits sont déchaînés. Il ne s'agit pas de vouloir dissimuler les difficultés, les dangers de l'avenir. Il s'agit de les regarder en face et de s'acharner à les résoudre. Quand vous aurez à prendre de graves décisions montrez-vous à la hauteur des circonstances, sachez être, pour celui dont vous porterez le nom, la compagne fidèle, prête à tout endurer, à tout oser pour garder son honneur et soutenir son courage.

Et dans les tracas quotidiens du métier, soyez celle qui réconforte. Quand votre mari rentrera trempé, boueux, éreinté, d'humeur chagrine — pour ne pas dire plus — qu'il trouve un logis clair, coquet, bien en ordre. Nous adorons l'ordre, nous autres militaires. Soyez l'esclave attentive comme au pays musulman, qui devine les désirs du maître et lui apporte ce dont il a besoin sans qu'il le demande. Comprenez ses silences, excusez ses emportements, et, tout doucement, sans avoir l'air d'y toucher, vous ramènerez le calme et la sérénité au logis... avec le sourire.

Et puis, vous aurez des enfants. Vous en ferez de bons petits Français, vigoureux, généreux, épris d'ordre, de discipline, d'autorité. Il n'y a que la famille qui fasse les pays grands et forts.

Laissez à d'autres le soin de bâtir sur des nuées. Soyez réalistes, ce qui n'empêche pas l'idéalisme. Dites à vos petits que le bonheur ne réside pas dans la jouissance matérielle et dans la recherche du profit personnel, au détriment de l'intérêt général. Montrez-leur qu'il réside d'abord dans l'effort, dans la satisfaction du devoir accompli, chacun à sa place, chacun à son niveau.

Il réside ensuite — et c'est très légitime — dans la constatation des résultats obtenus et des succès remportés. Il faut être un saint pour être détaché des biens de ce monde: je crains que vous ne soyez pas toutes des petites saintes!

Il réside enfin dans la charité vis-à-vis de notre prochain, dans le bien que nous faisons autour de nous, chacun suivant

ses possibilités, ses moyens, en se rappelant cette belle maxime, à laquelle vous réfléchirez pendant vos vacances:

« Le vrai bonheur, c'est d'en donner. »

(Général Henri Giraud)

L'arme absolue à portée de main

Depuis bientôt 35 ans que nous rédigeons cette revue, nous avons eu souvent l'occasion d'aborder le problème de la discipline dans l'armée. Vaste et délicat sujet qui doit retenir en permanence l'attention du commandement et qui, à quelque époque qu'on le traite est toujours actuel. Mais attention aux grands mots pour lesquels nous avons une particulière méfiance!

En somme, de quoi s'agit-il? D'inculquer à la troupe, et pareillement à ses chefs la notion d'une obéissance absolue dans l'exécution des ordres, qui suscitera leur cohésion morale et physique en vue de l'action commune à laquelle les voue leur devoir de soldats. Cela étant, on peut admettre que tous sont conscients de la nécessité d'une stricte discipline comme du reste l'exige aussi toute organisation sociale ou professionnelle dans la vie civile. Malheureusement les principes les plus justes demeurent théoriques et inopérants tant qu'ils ne sont pas appliqués dans la pratique par ceux qui sont responsables de les « interpréter ». A l'armée cette mission incombe aux officiers qui, bien qu'ayant bénéficié d'une identique formation militaire, notamment dans l'ordre tactique sont dissemblables par leur caractère, leur sens psychologique, leur aptitude au commandement, la conception qu'ils ont de la discipline ou plus exactement des moyens de la créer, en bref par leur personnalité!

C'est ici que nous aboutissons à un premier carrefour. Le chef intransigeant, plutôt froid, souvent mû par un complexe de timidité et « qui ne voit que son devoir » à travers le « règlement de service » sera partisan d'une « discipline imposée » qui s'appuie sur le « code pénal militaire » et donc suscite l'obéissance de sa troupe par crainte de la punition. Dans la même unité, tel autre chef réputé plus « humain » provoquera ce qu'on appelle la « discipline consentie » par ses subordonnés qui acceptent facilement son autorité parce que, celui-là, est vraiment un « bon type » qui ne fait de mal à personne!

A vrai dire, de telles formules passe-partout relèvent de la métaphysique. Car, entre ces deux conceptions extrêmes de la discipline il y